# Aspects méthodologiques de la psychologie

Autor(en): **Schircks, Eugène**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **64 (1960)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555322

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# Aspects méthodologiques de la psychologie

par

EUGÈNE SCHIRCKS

psychologue au Service médico-psychologique

Alors que le terme de psychologue s'appliquait autrefois à quiconque déclarait posséder suffisamment de bon sens pour scruter les mobiles de son semblable, il revêt de nos jours des significations de plus en plus spécifiques. Des dénominations telles que psychiatre, psychanalyste, psychothérapeute, psychotechnicien, psychopédagogue, ont pénétré dans le langage de notre époque. Leur diversité s'explique par une délimitation progressive des secteurs de travail. Ils sont tous des psychologues, chacun dans un domaine de mieux en mieux défini. Cette tendance à la spécialisation se justifie pour deux raisons : la complexité du psychisme humain entraîne une diversification des méthodes nécessaires pour atteindre à un degré de précision quelque peu satisfaisant ; la responsabilité de celui qui d'une manière aussi restreinte soit-elle intervient dans l'existence d'un individu, rend indispensable certaines garanties en ce qui concerne l'efficacité des méthodes employées.

Cependant une spécialisation à outrance conduit facilement à la stérilité des efforts, surtout lorsqu'il s'agit de tenir compte de l'unité fonctionnelle du psychisme. C'est pourquoi l'on cherche actuellement à grouper les divers spécialistes dans des centres où ils se complètent et où ils peuvent bénéficier des avantages du travail d'équipe. Un des avantages majeurs de ces centres réside dans l'homogénéité des méthodes : on ne saurait demander aux représentants de chaque spécialité de les connaître au même titre. Ils ont l'habitude de demander une contribution méthodologique à leur domaine respectif au psychologue-psychotechnicien lequel, au sein de l'équipe, assure la liaison avec le laboratoire. Une telle liaison est-elle souhaitable ?

L'accent est aujourd'hui de plus en plus sur le problème de l'intégration sociale du malade psychique ou de toute personne présentant des problèmes psychologiques importants. Dans cette attitude, le traitement efficace des troubles psychologiques revêt une importance primordiale ; dans la démarche thérapeutique, de nombreux facteurs entrent en jeu, étude du milieu socio-économique dans lequel vit l'individu, étude de ses aptitudes et de ses faiblesses instrumentales, analyse de certains de ses mécanismes psychologiques conscients ou inconscients influant d'une manière négative sur son comportement, réduction de certaines situations conflictuelles conscientes ou inconscientes qui paralysent une intégration sociale harmonieuse. L'équipe médico-psychologique, qui se veut par principe hors de l'hôpital psychiatrique et dont la tâche essentielle est la prise en charge de tous les malades psychiques ou de toute personne, enfant, adolescent ou adulte, souffrant de difficultés psychologiques — se doit donc d'étudier le cas dans son contexte médical et psychiatrique, psychologique (étude de l'organisation des aptitudes, du fonctionnement et du rendement de la personnalité du malade), pédagogique (adaptation du malade aux méthodes d'enseignement et d'éducation auxquelles il est soumis) social et économique. Cette étude est indispensable si l'on veut prévenir ou éviter à tout prix une désadaptation sociale de l'individu.

Sur le plan psychologique, une étude objective du cas paraît de plus en plus nécessaire. Cette approche objective du malade, comment est-elle possible ?

Depuis le début du siècle, la psychologie dite scientifique, qui demeurait confinée dans l'université, est sortie du laboratoire. Ne cédant en rien à la rigueur des méthodes, mais se plaçant sur une base très concrète au contact avec la vie, elle a su élaborer des techniques d'investigation qui viennent compléter et faciliter le travail du psychiatre-psychothérapeute. Il s'établit ainsi une sorte de collaboration entre les tenants d'une description objective et ceux de l'action clinique, qui n'est réalisable qu'au sein de l'équipe et dont nous allons montrer brièvement quelques-uns des procédés.

* * *

Les problèmes qui se posent au psychologue d'une équipe médico-psychologique au point de vue purement technique peuvent être attribués à deux catégories.

A supposer qu'il existe des systèmes de classification valables, il lui appartient de fournir une description assez détaillée des difficultés que rencontre le consultant ainsi que de ses caractéristiques.

D'autre part, son travail impose au psychologue de contrôler s'il est possible de prévoir, à partir d'un état ou d'un comportement actuels, un état ou un comportement futurs, qu'il s'agisse de carac-

tériser l'évolution probable d'un état pathologique, d'objectiver les suites d'une intervention thérapeutique ou de donner un conseil d'orientation professionnelle ou scolaire.

En ce qui concerne l'aspect descriptif du travail psychologique, chacun a l'occasion de se prononcer sur le « caractère » d'un individu. Est-il besoin de recourir à des techniques scientifiques ? Chauffard, dans une étude faite sur des enfants de quatorze ans (BINOP 1947), constate que des observateurs bien entraînés ne sont pas d'accord dans leur appréciation d'un même sujet, qu'ils observaient au même moment, dans la même situation. Malgré le luxe de précautions prises pour observer, les gestes d'un même sujet avaient des valeurs différentes pour des observateurs différents. Pourtant on avait donné à ceux-ci des barèmes comportant cinq catégories dans lesquelles les sujets pouvaient être classés. Chaque catégorie était définie au préalable de façon détaillée. D'autres études sur l'accord de jugements ont été faites, portant sur des instituteurs, des contremaîtres et même des psychologues. Chaque fois il fut démontré de façon péremptoire que l'observation empirique seule ne peut donner des résultats satisfaisants.

Pour pallier le manque d'objectivité qui en résulte, d'aucuns ont fait appel à des méthodes apparemment scientifiques, c'est-à-dire impliquant un système de notation et exigeant une initiation de la part du « juge ». Nous n'en citons que la graphologie, qui a le mérite de s'appuyer sur des hypothèses valables. Mais il faut se demander si les caractéristiques du graphisme humain reflètent effectivement les traits de personnalité dont on les rapproche. Pour certains graphologues, en effet, la zone médiane, ou corps de la lettre, représente la vie quotidienne ; le haut symbolise l'élévation de l'esprit, le bas la matière, la gauche le passé, la droite le futur. Pareille classification ne manque pas de poésie, mais elle ne satisfait pas aux exigences arides de la science. Les travaux faits par Binet dans ce domaine montrent en effet que la graphologie est loin d'avoir la valeur prédictive satisfaisante. Binet demanda à des graphologues de déterminer, d'après des échantillons d'écriture, le sexe et l'âge approximatif d'un certain nombre de personnes. Il leur demanda de départager au point de vue de l'intelligence des paires d'individus composés d'hommes célèbres d'une part et d'hommes ordinaires d'autre part, et de distinguer entre des criminels et des hommes ordinaires groupés également par deux. Finalement, il proposa les mêmes problèmes à des personnes qui ne manifestaient aucune prétention de graphologues. Les résultats de cette étude montrent qu'il n'y a pas de différence significative entre les jugements des graphologues et ceux des personnes qui ne le sont pas.

La description psychiatrique classique elle-même n'échappe pas à la critique. L'observation minutieuse des malades et les rapproche-

ments avec les typologies biologiques et autres ont permis aux psychiatres de créer une typologie psychiatrique proprement dite, mais qui eut souvent le défaut d'être ramenée à des références philosophico-littéraires, valables peut-être en elles-mêmes mais décidément situées hors d'un cadre strictement scientifique. Il n'a jamais été vérifié si ces entités permettent de tenir compte de toutes les variantes de la réalité dynamique.

Les procédés classiques ne peuvent donc répondre au besoin de décrire d'une façon satisfaisante un comportement, une façon d'être ou d'agir. A plus forte raison ils se révèlent critiquables, lorsqu'il s'agit de prédire l'évolution probable d'un état psychologique. Car on ne décrit pas pour le plaisir de décrire. En caractérisant un individu, on préjuge plus ou moins explicitement de ses relations futures avec les choses et les personnes qui l'entourent.

* * *

Peut-on remédier aux défauts des méthodes classiques ? La psychologie scientifique — appelée restrictivement psychométrie — représente un effort de systématisation chiffrée des observations qu'on peut effectuer sur un individu, systématisation qui est caractérisée par l'emploi d'épreuves étalonnées ou tests. Le but de la méthode des tests sera donc d'obtenir une observation objective, ou tout au moins de connaître le degré d'objectivité des observations que l'on fait, et d'obtenir des observations qui ont une valeur prédictive, ou tout au moins de connaître la valeur prédictive des observations que l'on fait. L'avantage de la méthode des tests sur les méthodes employées auparavant pour faire des pronostics, c'est de pouvoir comparer et vérifier les résultats obtenus et améliorer les tests. Les méthodes traditionnelles ne donnaient pas la possibilité de vérifier les résultats.

Il existe à propos des tests des malentendus. Il arrive qu'on les considère comme des moyens de connaissance mystérieux. On les considère, au contraire, comme dépourvus de valeur. Enfin, on les considère parfois comme des pièges que l'on tend à l'individu qu'on examine. En principe, toute observation clinique traitée par le calcul statistique peut devenir un test. Quelle est alors la différence fondamentale entre ces deux modes de connaissance, l'observation intuitive et le test ? Quelles sont la valeur et les limites de ce dernier ?

En psychologie, les premiers tests visaient encore à fournir des renseignements sur tous les aspects de la personnalité à la fois, soit l'intelligence, la mémoire, l'affectivité, les impulsions. Mais on s'est aperçu que certaines variables évaluées se recoupent, alors que d'autres sont indépendantes les unes des autres. Devant cet entrelacement d'un nombre infini de variables constituant le psychisme humain, il aurait été dangereux de vouloir simplifier à l'excès. Il fallait donc en arriver à des appréciations aussi pures que possible des différentes compo-

santes de la personnalité et évaluer, du même coup, leurs interactions possibles .

Actuellement, les tests sont des situations homologues dans lesquelles le psychologue place ses sujets afin de rendre comparable leur observation. Pour que les résultats obtenus aux tests soient comparables et vérifiables, il est nécesaire de détailler minutieusement tous les éléments de la situation du test : le matériel à utiliser, les consignes à suivre, la tâche à accomplir, la façon de noter et de juger les résultats. Cette minutie peut être cause d'un malentendu sur la valeur des tests. Si l'on exige le respect des conditions indiquées pour la passation d'un test, ce n'est pas à cause de la valeur intrinsèque de ces conditions strictement définies, mais parce que le respect de ces conditions est nécessaire pour que l'on puisse comparer les résultats obtenus par des sujets différents à des moments différents. En effet, des études montrent que si l'on modifie les conditions d'examen, on modifie les résultats qui ne peuvent par la suite être ni vérifiés ni comparés à d'autres résultats obtenus dans d'autres conditions.

Abandonnant le schématisme des étiquettes, la psychométrie s'efforce en première ligne à préciser dans chaque cas le degré, l'intensité d'une observation. En cela, elle tient compte du fait que des variations différencient les individus entre eux. Il est en effet difficile sinon impossible de trouver deux individus parfaitement identiques. Pour tenir compte des différences individuelles, la psychométrie doit recourir à la notion de mesure. Voilà la différence qui sépare l'observation intuitive de l'observation psychométrique.

Cela dit, hâtons-nous de répondre à la question : la mesure est-elle possible dans le domaine psychologique ? Lorsqu'on parle mesure, le lecteur pensera immédiatement au mètre, au thermomètre, bref à des systèmes et des échelles de mesure à origine absolue. Est-il nécessaire de préciser que les faits psychiques ne sauraient être comparés à des repères aussi mécaniques ? Dans son souci de mesurer, le psychologue s'en tire en recourant à un critère plus relatif quoique parfaitement objectif : il compare les sujets les uns aux autres. Au lieu de dire : Jean est extrêmement anxieux, il préférera dire : le degré d'anxiété de Jean n'est atteint ou dépassé que par telle proportion de la population à laquelle il appartient. Dans ce cas, même si le test qui est censé objectiver l'anxiété ne correspond pas à la définition de l'anxiété de tous les psychiatres, il comporte l'avantage de proposer une définition conventionnelle de l'anxiété, de sorte que l'on observe les mêmes manifestations anxieuses chez tous les sujets soumis au test.

Alors que d'autres sciences peuvent travailler avec la notion de certitude, la psychologie, elle, doit se contenter de probabilités. L'attitude probabiliste (ou stochastique) n'a pas été inventée par les psychologues. On y recourt toutes les fois qu'on est dans l'impossibilité de déterminer avec exactitude la relation entre cause et effet. Un de ses

avantages est qu'on peut se fonder sur des échantillons au lieu d'étudier la population sous-jacente tout entière. Dès lors il suffit que l'échantillon soit représentatif de la population envisagée, c'est-à-dire que chaque élément ou sujet composant la population ait les mêmes chances de figurer finalement dans l'échantillon. Pour réaliser cette condition, on procède à un tirage au sort. La distribution des cotes (résultats, notes, etc.) individuelles ressemble à une courbe, définissable par des paramètres et comme telle susceptible de développements mathématiques divers. Une de ses caractéristiques les plus concrètes est sans doute la comparabilité de deux courbes différentes correspondant à deux populations de sujets.

Lorsqu'on étudie par exemple la distribution des tailles d'une volée de recrues, on verra qu'il y a environ 50 % de sujets de taille moyenne, 25 % d'une taille de plus en plus petite, et 25 % de sujets dont la taille est de plus en plus grande. La courbe correspondant à la distribution des tailles sera asymptote, ses extrémités se terminant dans l'infini : il peut toujours y avoir des recrues anormalement petites ou anormalement grandes. **Anormal** n'est donc pas synonyme de **mauvais,** car on peut être anormal par défaut ou par excès. On s'est aperçu que beaucoup de manifestations du comportement et de caractéristiques psychologiques suivent les mêmes lois. Un individu n'est pas ou « bête » ou « intelligent », ou « fou » ou « normal », ou « maladroit » ou « habile ». On est plus ou moins intelligent, plus ou moins adapté à la réalité, plus ou moins adroit par rapport à ses semblables du même sexe, du même âge, du même niveau socio-économique, du même niveau d'instruction, etc. C'est une des raisons qui incitent les psychologues à éviter des termes comme intelligent, bête, fou. L'idée admise, on trouvera raisonnable qu'ils cherchent à « mesurer » certains traits de la personnalité. L'intuition certes est indispensable, mais elle reste toujours sujette aux fluctuations du moment et est tributaire d'une expérience antérieure fort variable.

On a vu qu'un test est une situation standardisée : on y compare les réactions d'individus qui se trouvent dans une situation parfaitement comparable au point de vue de la tâche à exécuter, du temps, du local, de la consigne. Ses réactions peuvent se présenter sous forme de résultats, de réponses à un questionnaire, de dessins, de manipulations. On les chiffre et concrétise leur comparabilité en effectuant, selon les pays, un étalonnage en centiles, en déciles, en quartiles, en tétrons, etc. Citons, à titre d'exemple, le centilage qui est un des étalonnages les plus répandus. On les appelle 0, 1, 2, ..., 100 les valeurs de la variable telles que 0 %, 1 %, 2 %, ..., 100 % des observations leur soient inférieures. Ainsi, on peut établir le centilage des résultats à une course de vitesse quel que soit le nombre des participants. Tous les coureurs se situant au centile 46 sont supposés avoir obtenu un résultat dépassé par 54 % des autres coureurs et

supérieur au résultat de 45 % de tous les coureurs. Au lieu de constater : Jacques a une bonne mémoire, le psychologue précisera : dans une épreuve de mémoire, au résultat de Jacques correspond un centile 85, ce qui veut dire que son résultat dans cette épreuve est supérieur à celui de 84 % des garçons de son âge, de son niveau d'instruction, etc., et que seulement 15 % l'égalent ou le dépassent. Une telle description suppose que le psychologue ait étalonné ses tests sur des échantillons de la population qui l'intéresse, travail de longue haleine qui n'est réalisable qu'avec le concours du corps enseignant, des centres d'apprentissage et de « sujets » bénévoles. Pour que tous les sujets se trouvent dans une situation semblable, il faut qu'ils n'aient pas une connaissance préalable des problèmes auxquels ils doivent répondre ou qu'ils en aient tous le même degré de connaissance. D'où la nécessité pour le psychologue de ne pas divulguer ses tests, dans l'intérêt même des personnes à examiner.

* * *

Dans quelle mesure un test reflète-t-il la réalité du trait psychologique qu'il est censé mesurer ? Il existe par exemple d'innombrables façons de définir la mémoire. C'est pourquoi il serait illusoire de vouloir la mesurer par un seul test. Le psychologue se méfiera de toutes les définitions empiriques. Il imaginera des tests permettant d'évaluer de manière stable les différents aspects typiques de la mémoire, qu'elle soit visuelle, auditive, mémoire de reproduction, de récognition, etc. Pour déterminer le lien entre ces tests et la réalité psychologique, il a besoin d'un indice de corrélation. Or on a vu que la méthode des tests vise à la quantification des observations, laquelle rend possible l'emploi de procédés statistico-mathématiques. Un de ces procédés est le calcul des coefficients de corrélation qui indique le degré de liaison entre deux variables.

Considérons deux variables du comportement des écoliers : la note en composition et le nombre de points obtenu à un test verbal quelconque. Si tous les élèves qui ont une bonne note en composition obtiennent un nombre élevé de points à ce test et si simultanément tous les élèves faibles en composition obtiennent un nombre de points peu élevé, la corrélation (r) entre les deux variables est parfaite et on la désigne mathématiquement par l'unité ($r=1{,}00$). La corrélation peut être négative : imaginons un service de transports publics où tous les conducteurs de véhicule ayant un petit nombre d'accidents obtiennent une note élevée à un test de stabilité émotionnelle, et vice versa. La corrélation serait : $r = -1{,}00$. Or, il convient de préciser qu'on ne trouve jamais, en pratique psychologique, des corrélations de l'ordre de l'unité. Le comportement humain est soumis à l'influence de facteurs qui échappent encore au contrôle scientifique. Les corrélations calculées varient entre 1 et —1 (0,85 ; —0,23, etc.) ; une cor-

rélation proche de r = zéro signifie l'absence de toute liaison entre les deux variables étudiées. Le calcul des corrélations trouve de nombreuses applications dans tous les domaines de la psychologie. Les psychologues l'ont même considéré pendant longtemps et de façon exagérée comme leur « bouée de sauvetage ». Quoi qu'il en soit, son intérêt pratique est indéniable. Il a permis de dégager certains traits vraiment significatifs, c'est-à-dire étant en corrélation avec une réussite ou avec un comportement déterminé.

Lorsque nous rangeons plus haut la graphologie parmi les approches psychologiques empiriques, nous n'écartons pas d'emblée l'hypothèse qu'il peut y avoir des relations entre le tracé graphique et certains aspects du psychisme humain. En effet, plusieurs faits plaident en faveur de cette hypothèse, mais la graphologie traditionnelle ne s'est jamais préoccupée d'objectiver ces relations. Ce n'est que dans un passé très récent que des chercheurs ont abordé ce problème dans un esprit scientifique, et afin de ne pas être confondus avec les graphologues traditionnels, ils groupent leurs travaux sous la dénomination de « graphométrie ». Leurs efforts ne furent pas vains, car ils trouvèrent des corrélations intéressantes entre certaines particularités du graphisme et des catégories cliniques. Ainsi conçue, l'étude de l'écriture, jadis un moyen d'investigation mystérieux, devient un test parmi d'autres, avec ses limites et ses indications précises.

La méthode des corrélations permet également de mettre à l'épreuve l'étude prédictive d'un test. Si la corrélation entre les notes au test et la réussite (ou l'échec) dans une branche scolaire ou dans une activité professionnelle est élevée, cela signifie que le test a une bonne valeur pronostique. Il serait fastidieux d'entrer dans tous les détails de l'élaboration scientifique des tests. Notons cependant qu'elle porte également sur l'homogénéité interne, sur la fidélité entre plusieurs passations d'un même test et sur la graduation des difficultés. Si nous avons insisté sur ces quelques détails techniques dans la construction des tets, ce fut pour répondre d'emblée à tous ceux qui voient dans l'emploi des chiffres en psychologie une atteinte à la dignité humaine, en montrant que :

— la psychologie ne perd rien à être dépouillée d'un certain mythe ;

— les psychologues scientifiques sont les premiers à reconnaître la relativité de leurs méthodes et à rejeter tout dogmatisme arbitraire.

* * *

Nous nous sommes efforcés de mettre en évidence qu'une épreuve psychologique doit correspondre à une réalité sur le plan du psychisme ou du comportement humains. Une épreuve de mémoire est censée

mesurer la mémoire, une épreuve de dessin, l'aptitude au dessin, une épreuve d'intelligence, l'intelligence, une épreuve d'anxiété, l'anxiété. Cela suppose que l'on sache ce que c'est que la mémoire, l'aptitude au dessin, l'intelligence, l'anxiété. Evidemment la littérature et la philosophie sont riches en définitions de tous les traits imaginables, mais ces définitions sont toujours le fruit d'une réflexion individuelle. Malgré leurs contradictions, toutes ces définitions sont vraies : chacune correspond à un aspect du trait envisagé. Les psychologues n'ont aucune raison d'opter pour une de ces définitions plutôt que pour une autre, sans s'exposer au reproche d'arbitraire. D'autre part, leurs doutes quant au bien-fondé des diverses définitions ont été confirmés par des faits du type suivant : dans le seul domaine de la mémoire, il est possible de créer des épreuves très diverses. Or, il se trouve qu'un individu donne un bon résultat à une épreuve mnésique de type verbal alors que son résultat à une épreuve de type numérique est médiocre ou mauvais. Bref, il n'y a pas forcément corrélation entre les divers aspects d'une même entité classique, en l'occurrence la mémoire.

Dans un autre domaine, celui des aptitudes, le bon sens commun supposait des corrélations en soutenant par exemple qu'un chef industriel doit posséder du sang-froid, de l'intelligence, de la stabilité émotionnelle, de l'autorité, de la persévération, une bonne mémoire, etc. Or, la pratique a montré qu'un tel nombre de qualités n'est pas toujours en corrélation et qu'on peut fort bien être un chef industriel efficient sans les posséder toutes au même degré.

Pour décrire un individu avec précision et complètement, il faudrait lui administrer les mille et un tests en usage et relever le résultat obtenu dans chacun d'eux, tâche impossible à réaliser, et même si l'on y parvenait, les résultats ne seraient guère utilisables. Les besoins pratiques et le désir de simplification théorique ont conduit à rechercher un petit nombre de tests qui suffirait à décrire l'individu avec assez de précision et même très précisément si l'on découvre les tests adéquats. Si tous les tests ont tendance à se ranger dans différents groupes, peut-être qu'un seul test de chaque groupe suffira. On dira alors qu'une telle série de tests mesure les « facteurs » de l'esprit ou de la personnalité. Par conséquent la méthode mathématique qui consiste à grouper les facteurs psychologiques en analysant les matrices de corrélation entre tests est appelée Analyse Factorielle. Mais les facteurs dégagés par elle sont de nouvelles entités et ne coïncident pas toujours avec des étiquettes préconçues ; lorsqu'une batterie factorielle de tests est mise sur pied, on ne la rapproche pas avec les entités classiques, mais on corrèle directement les résultats aux tests avec le comportement à pronostiquer. On établit des « équations d'estimation spécifique » pour une diversité croissante de professions, de syndromes cliniques, de classes sociales, de groupes d'éducation, sexe, âge, etc. Par « équation d'estimation spécifique » on entend la réduc-

tion en ses composantes de toute activité ou de toute conduite d'adaptation, indiquant jusqu'à quel point on peut apprécier le niveau de l'individu d'après son niveau du moment dans chacun des facteurs.

Cette équation est une ligne empruntée à la matrice factorielle. Elle a la forme générale suivante :

$$P_{ij} = S_A T_{Ai} + S_B T_{Bi} + S_C T_{Ci} + \ldots + S_j T_j$$

Pij est la note standard de l'individu i dans l'activité P, définie par la situation - stimulus j. Les T sont les traits fondamentaux de la personnalité, A, B, C, etc..., pour l'individu i, les chiffres étant ceux de son profil (en notes standard). Les S sont les indices de situation, ou saturations, d'après les études factorielles. Par exemple, si l'on prend la promptitude à acquiescer à une invitation à prendre la parole devant un groupe important de personnes, Cattell a trouvé que ce trait est déterminé par deux facteurs de personnalité dont les indices de situation sont les suivants :

$$P_i \text{ (parler en public)} = 0{,}47\ T_{iG} + 0{,}56\ T_H$$

Dans ce même ordre d'idées, on a renoncé à définir l'intelligence et on parle de facteur G (général) et de « niveau mental global ».

Voilà quelques-unes des méthodes employées par le psychologue. Elles sont loin d'être parfaites. A l'heure actuelle, les chercheurs essaient des méthodes de plus en plus perfectionnées. Leur but n'est pas de réduire l'être humain à l'état d'un mécanisme, mais au contraire de tenir compte d'un nombre toujours plus grand de facteurs pouvant expliquer sa conduite.

Pour mieux faire comprendre cette évolution, nous nous permettons de rappeler une évolution analogue qui s'est produite dans un domaine bien plus avancé que celui de la psychologie. Les quatre éléments de la philosophie grecque correspondent bien à une première observation syncrétique des choses, mais la biologie moderne a dû procéder à des regroupements importants de ces données de l'intuition.

* * *

Avant de terminer notre exposé sur la méthode des tests, nous aimerions donner un aperçu succinct de son intervention dans le travail psychologique.

Dans le **domaine pédagogique,** le mouvement en faveur de l'introduction de la méthode expérimentale et spécialement de la méthode des tests a pris une telle ampleur qu'il est devenu fort mal aisé, sinon impossible, pour le corps enseignant, de prendre connaissance de ces nombreux travaux de recherches. C'est pourquoi il recourt aux méthodes de test du psychologue. Conçus en vue de faire face à des

problèmes scolaires concrets, les tests pédagogiques se sont développés rapidement et ont subi au cours de leur évolution d'incontestables progrès. Visant d'abord à connaître l'acquis scolaire des écoliers ou à juger plus objectivement la situation exacte d'un système scolaire, les tests de rendement ont révélé de grandes lacunes dans l'instruction des écoliers. Pour y remédier, on a construit un matériel standardisé qui devait augmenter l'efficience de l'école : ce furent les tests pratiques ou « thérapeutiques ». Cependant, les résultats espérés ne furent pas atteints : c'est qu'on avait établi un traitement avant de savoir au juste en quoi consistait le mal. Dès lors on se tourna vers les tests diagnostiques, qui cherchent à identifier la lacune, à localiser la défaillance et même à révéler la cause de la déficience. Ces tests ne sont pas forcément pédagogiques. On sait que l'acquisition et le travail scolaires mettent à contribution les organes sensoriels et des fonctions psycho-physiologiques de l'activité cérébrale.

Une des difficultés scolaires les plus répandues est la dyslexie. Rappelons qu'il s'agit d'une perturbation du mécanisme de la lecture, qui s'effectue avec des déformations, des erreurs, des lacunes. Le terme s'applique par extension à toute difficulté d'identifier, comprendre et reproduire les symboles écrits. Dans le cas d'un enfant dyslexique, le psychologue ne se bornera pas à employer des tests de lecture, mais, à part un examen sensoriel fait par le médecin, il lui importera de circonscrire la lacune du sujet à l'aide d'épreuves de visualisation spatiale, d'orientation spatiale et temporelle, etc. Un autre domaine où le psychologue peut rendre service à l'instituteur, est celui de l'orientation scolaire. Lorsqu'il y a bonne corrélation entre les notes scolaires et la future réussite dans les études secondaires, cela signifie que les élèves désignés par le maître comme bons, réussissent effectivement à l'école secondaire, alors que ceux qui avaient de mauvaises notes échouent dans la majorité des cas. Mais tous ceux qui ont enseigné savent que les notes scolaires ne peuvent être entièrement objectives. D'autre part, les notes scolaires ne traduisent pas directement l'aptitude ou l'inaptitude scolaires, des facteurs caractériels pouvant créer une distorsion. C'est pourquoi les pédagogues et psychologues scolaires s'efforcent d'augmenter la valeur de tels pronostics en recourant à des tests scolaires pédagogiques et psychologiques permettant un classement plus objectif des élèves. De longues recherches dans un milieu scolaire sont nécessaires à l'élaboration des tests. En effet, si la corrélation entre le résultat au test et la réussite future est basse, cela veut dire que le test est inadéquat, car le critère « la réussite future » est une réalité concrète. Ce n'est généralement qu'après une expérimentation prolongée qu'on obtient des tests satisfaisants tant au point de vue du classement que de leur valeur prédictive.

**En orientation professionnelle** le problème se pose de la même façon : l'orienteur doit disposer d'une batterie d'épreuves d'aptitudes,

d'habileté manuelle, de connaissances, etc., permettant de prédire avec une certaine probabilité la réussite dans une activité professionnelle future. Les chercheurs qui élaborent de telles batteries, procèdent souvent en appliquant un grand nombre d'épreuves et en éliminant ensuite toutes celles qui sont en mauvaise corrélation avec le critère : l'adaptation professionnelle. Pour se faire, ils administrent leurs tests à des hommes de métier, par exemple des mécaniciens de précision, connus pour leurs connaissances professionnelles. Si ceux-ci échouent à un certain test, celui-ci n'a pas de valeur prédictive pour la mécanique de précision, et il serait absurde d'en conclure à l'inaptitude des mécaniciens testés, ces derniers servant d'étalon. Lorsqu'on dispose finalement d'une batterie factorielle satisfaisante d'épreuves, les bons mécaniciens obtiennent de bons résultats aux tests, les mécaniciens moyens des résultats moyens, et les mécanicien reconnus comme peu capables, des résultats faibles. Afin d'éliminer l'éventuelle influence de l'apprentissage et de l'entraînement professionnel, la même batterie est ensuite étalonnée sur des apprentis avant et après l'apprentissage.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'utilisation d'épreuves ainsi élaborées en psychologie industrielle. Le psychologue industriel connaissant la valeur pronostique d'une batterie d'épreuves pour les différents postes de travail et tenant compte des besoins numériques de l'entreprise peut fixer un seuil de sélection : il ne recommandera l'embauche que de ceux des candidats dont les résultats se situent par exemple au-dessus du centile 80 pour le test I, au-dessus du centile 65 pour le test II, et ainsi de suite. Ce faisant, il n'est pas seulement au service de l'entreprise, mais il peut éviter à un ouvrier d'accepter un travail pour lequel il est moins doué que la plupart de ceux qui l'exercent et où il risque d'échouer tôt ou tard.

L'orienteur professionnel, lui, est uniquement au service du consultant ; il ne s'inquiètera pas des besoins d'une entreprise, mais il formule ses conseils en fonction des mêmes considérations psychologiques que son collègue de l'industrie. Cependant, l'examen psychologique ne doit pas seulement faire un bilan des possibilités actuelles de l'individu, mais préjuger de son évolution future en tenant compte de toute la dynamique de la personnalité. Cette nécessité pose des problèmes particulièrement épineux lorsque l'orienteur se trouve en face d'anciens malades ou de désadaptés psychologiques. Ces derniers peuvent avoir des aptitudes brillantes, mais encore faut-il prévoir dans quelle mesure ils peuvent en tirer parti.

En **psychiatrie** traditionnelle le clinicien était amené à poser un diagnostic qui doit en principe permettre d'instaurer un traitement ou de prévoir une évolution éventuelle de l'état pathologique. Tout diagnostic se base sur des observations qui aboutissent à une description détaillée dite clinique du malade. La psychiatrie classique a fourni des schèmes de référence sous forme de typologies, de traits, de tempéra-

ments, etc., mais il était laissé à l'apréciation personnelle du psychiatre d'évaluer l'intensité des tendances pathologiques du malade. Supposons qu'il soit possible d'imaginer des tests mesurant l'intensité dynamique et la structure des traits de la personnalité. On peut alors non seulement préciser la nature des symptômes, mais également établir l'intensité à partir de laquelle sa présence devient pathologique. Si, par surcroît, le psychiatre moderne tient compte d'une constellation caractéristique de réactions à différents tests, il peut, à l'aide d'une méthode dite des fonctions discriminantes, évaluer en termes de probabilité l'appartenance du malade à une classe nosographique, en précisant numériquement les chances d'erreurs de sa décision.

* * *

On a vu que la psychologie en tant que science devient de plus en plus affaire de spécialiste. La psychologie traditionnelle a cru décrire une réalité, mais les termes qu'elle employait étaient le fruit non pas d'une observation objective, mais d'une réflexion plus ou moins verbale et individuelle. La psychologie de nos jours, lorsqu'elle prit conscience de ce dilemme, chercha à en sortir en adoptant une attitude plus prudente. Délaissant, en plus, le principe de la description statique, elle se mit en devoir de considérer l'être humain dans son unité dynamique. D'autre part son souci d'objectivité porte le psychologue à décrire un individu en termes qui puissent être compris de façon univoque par ceux à qui s'adresse la description ou par n'importe quel autre psychologue.

Il est courant de voir les gens s'insurger contre la tendance du psychologue de quantifier ses observations. N'est-ce pas une atteinte à la personne humaine dans toute sa complexité ? La réponse est non. En parlant en termes de probabilité et en s'entourant de précautions méthodologiques, le psychologue conserve au contraire une attitude prudente. Il ne perdra jamais de vue la relativité de ses procédés, et empêche une mécanisation de la psychologie qui se prévaudrait d'étiquettes toutes faites et arbitraires.

Dans l'équipe médico-psychologique, où les tâches se répartissent entre les différents spécialistes, il est d'ailleurs inconcevable que le psychologue se voie poussé de plus en plus vers une intellectualisation desséchante de ses méthodes d'étude du malade qui consulte. Son rôle précis reste celui de l'examen systématique de la partie organisée et structurée du malade, de ses méthodes de perception d'élaborations intellectuelles, de ses aptitudes et de ses attitudes dans différentes situations bien définies. Il ne peut cependant interpréter les résultats objectifs obtenus que dans cette relation spéciale qui s'est établie entre le malade et lui au cours de l'examen, le transfert.

C'est en sachant faire la part de son attitude personnelle et des réactions qu'elle a suscitées chez celui qui consulte qu'il saura tirer

le maximum d'indications des résultats obtenus dans les épreuves-types et que son travail s'intégrera aisément et avec le plus grand profit dans l'ensemble médical que constitue la consultation médico-psychologique.

### Ouvrages à consulter :


H. J. Eysenck, Us et Abus de la psychologie, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1956.

J. Bonnardel, L'adaptation de l'homme à son métier, PUF, Paris.

Guy Palmade, La psychotechnique, coll. Que Sais-je ? PUF, Paris, 1948.

E. Clarapède, Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers, Flammarion, Paris.

H. de Gobineau et Perron, Génétique de l'Ecriture et étude de la Personnalité, Delachaux-Niestlé, Neuchâtel, 1954

R. Cattell, La Personnalité, PUF, Paris, 1956.

H. Piéron, Traité de psychologie appliquée.
Livre deuxième : Méthodologie psychotechnique.
Livre troisième : L'utilisation des aptitudes (orientation et sélection profes.) PUF, Paris, 1955.